

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 27

Artikel: Autour du foyer, en 1830 : (fin)
Autor: Lambossy, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210525>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA GRANTA JULIE ET LOU MENISTROU

La granta Julie, la fenna a l'asseseu, étai chu lou ban dévan la maison et tenia onna dzeneîe chu sei dzenaô, que fasai dei couillaies dao diabliou, passe que la Julie lai treinpavê la quva dein onna seille d'iguié.

Kââ, kââ, que fasai la pourra bitê ein sé débattin po sé chaova, mâ la Julie la teniai fermou et lai desai :

« Kritze que ti, te vao grôla, na pas dé fêrê des zaos, et pu quand té mettou cova te lesse tei zaos purri ! mâ l'est mé que commandou à la mèsou ».

Kââ, kââ, que fasai todzo la pourra dzeneîe, que bramâvê adi.

Mé faut bin vo dèrre que pè tzi no, quand on vao grâva a clliau bitê dé grôla, on lao pliantê lao tiu dein onna seille d'iguié et pu on les met peindeint trai dzo desso onna lotta avoué on melion dèssus, po que ne poessant pas s'einchova, et on lei lessé sein bairé ni medzi po passa lau coêrla.

Tot don coup, vouai-te que lou menistre que passé et que dit à la Julie :

— Eh, bondzo Madame Julie, quié fédè vo à cllia dzeneîe ?

— Vo veidê, Monchu lou menistre, l'est onna dzeneîe, que vu lè grâva de cova.

— Per ezeimpliou, n'ai djamé cein vu ; la treimpa dein l'ignié ; l'est bon po lai bailli dei douleu.

Adon la Julie chô son osi dé la seille, chaco son forda, io lai avai onna grocha caille rossetta, et de ein sé lèveint :

— Monchu, vo m'essuscusérai : on farai ou grao lèvro avoué tot ceint que vo sèdè, ma on ein farai on bin pllie gros avoué tot cein que vo ne sèdè pas !

Et lou pasteu, apri lei avai de bondzo lou s'ein est ein allâ tzi li, tot motset.

MÉRINE.

Dans un restaurant. — Un monsieur prend place et consulte la carte :

— Tenez, dit-il tout à coup au garçon, voici d'abord votre pourboire, mais vous allez me dire ce que vous me recommandez en toute confiance.

Le garçon (confidemment). — Un autre restaurant.

UN MÉTIER INGRAT

La scène représente une rue. Dans la rue un corbillard. Redingotes. Curieux. Gamins. Un chien, la queue en trompette, gambade joyeusement parmi les groupes. Brouhaha de conversations. Puis un silence. Le cercueil. Crânes. Pots de fleurs. Lentement, sous les chaudes caresses d'un délicieux soleil printanier, le cortège s'ébranle.

Beaupignol (d'une voix émue). — Ah ! la la la la la...

Un monsieur du cortège. — Plaît-il ?

Beaupignol. — Ah ! la la la la la...

Le monsieur. — Oui...

Beaupignol. — Et dire qu'un jour il faudra y passer, nous aussi !

Le monsieur. — Hélas !

Beaupignol. — C'est tout de même triste de mourir si jeune, en pleine vigueur physique et intellectuelle.

Le monsieur (interloqué). — Mais de qui donc parlez-vous ?

Beaupignol. — De qui je parle ? Mais parbleu de ce brave ami que nous accompagnons à sa demeure dernière.

Le monsieur. — Il avait 95 ans !

Beaupignol. — Pas possible ! Eh bien, je ne lui en aurais pas donné autant. Il n'y a pas, il

les portait bien ! C'est sa pauvre veuve qui a dû avoir du chagrin...

Le monsieur. — Elle sera promptement consolée. Il était célibataire !

Beaupignol. — Célibataire que vous dites ! Ça fait que, comme ça, il n'était pas marié !

Le monsieur. — Il y a des chances !

Beaupignol. — Pourtant il me semblait.... Après tout, ce brave Auguste a peut-être eu raison de rester garçon, car le mariage, au jour d'aujourd'hui...

Le monsieur. — Auguste ? Vous voulez dire Hector...

Beaupignol. — Auguste, Hector... Hector, Auguste, ça n'a pas d'importance ! C'est tout ma mère m'a fait. Pour en revenir à ce dont nous parlions tout à l'heure, cet excellent Victor me disait un jour...

Le monsieur. — Pardon, Hector !!! Décidément, vous le connaissiez assez peu, votre ami ?

Beaupignol. — Oh ! bien, puisqu'on est là, entre nous, de confiance, je puis bien vous dire. Le fait est que je ne le connaissais pas du tout... Seulement...

Le monsieur. — Ah !

Beaupignol. — Seulement, voilà. J'aime beaucoup les enterrements ! Ça vous distrait, ça vous change les idées, ça vous remonte le moral. Il y a du monde, on cause, on fait connaissance. Sans parler que des fois il y a la marche de Chopin...

Le monsieur. — Chopin.... Chopin.... avec un H.

Beaupignol. — C'est bien ce que je disais, avec un H... Vous la connaissez la marche... (*chantonnant*) Tra la la la la la la la... C'est de toute beauté ! Tra la la la la la... ça sort de l'ordinaire ! Et puis, il y a la reprise : Hu hu hu hu hu hu ! Et puis les tambours : Ran, ran, ta plan, ta plan...

Le monsieur. — Superbe, en effet. Mais...

Beaupignol. — A propos, que faisait-il de son vivant, ce citoyen ?

Le monsieur. — Il était journaliste.

Beaupignol. — Journaliste ?... Ah ! Et de quoi est-il mort ?

Le monsieur. — D'une indigestion...

Beaupignol. — A la suite d'un banquet, probablement. Pauvres diables de journalistes ! Vous me direz ce que vous voudrez, mais être obligé de banqueter toute sa vie pour gagner son pain, à la longue ça doit être pénible !

M.-E. T.

L'échelle de la politesse. — Le concierger d'une maison locative donnait cette leçon à son fils : « Pour le premier étage, salue toujours en t'inclinant et en tenant ta casquette à la main. »

» Pour le second, découvre-toi seulement.

» Pour le troisième, la main seulement portée à la visière.

» Pour le quatrième, un signe de tête.

» Pour le cinquième, attends que le locataire commence.

Réplique.

— Vous habitez un pays âpre et rude, Dit un jour un Flamand à l'un des fils de Tell Et votre caractère ainsi doit être tel :

De son pays toujours on saisit l'habitude.

— Ce propos n'est pas délicat,

Reprend le Suisse ; en ce moment j'y pense :

Vous habitez un pays plat ;

Dois-je en tirer la même conséquence ?

De l'inédit. — Un fat orgueilleux autant que sot, comme il y en a beaucoup, disait l'autre jour, en société :

— Je voudrais faire un ouvrage où personne n'ait jamais travaillé et ne travaillât jamais.

— Faites votre éloge ! dit quelqu'un.

L'APPEL AUX PATOISANTS

Tous ceux qui parlent patois, devant le front !

Le Département de l'instruction publique informe les municipalités des communes vaudoises que la commission du « Glossaire des patois de la Suisse romande » s'occupe à faire le recensement, dans les cantons de Vaud, Genève et Neuchâtel, des personnes qui savent encore le patois et, en seconde ligne, des personnes ayant parlé ou entendu parler le patois dans leur enfance.

A l'aide des renseignements que fourniront cette statistique, il serait possible aux collaborateurs du « Glossaire » d'atteindre les patoisants directement, d'une façon rapide et sûre, afin de recueillir de leur bouche les précieux vestiges de nos dialectes, et notamment les noms de lieux sous leur forme authentique.

Le Département prie les communes de remplir et de lui retourner, dans le plus bref délai possible, le formulaire qu'il leur adresse à ce sujet.

Nous sommes Vaudois, bons Vaudois, certes, mais ne le soyons pas trop en cette occurrence. Ne disons pas : « A quoi bon ! » ni « On a bien d'autres choses à faire ! » Il est intéressant de faire le recensement des patoisants, de savoir sur qui nous avons encore des dialectes à compter. Gage qu'ils sont encore plus nombreux qu'on ne le suppose. C'est temps de sonner le ralliement.

De l'embarras. — Un auteur, qui est dans longtemps dans le séjour des immortels mais eux, et dont il est bien inutile de dire le nom car qui s'en souvient ? écrivit le libretto d'un opéra intitulé *L'Embarras des richesses*, qui fit long feu et donna lieu au couplet suivant :

Embarras de couplets,
Embarras dans les rôles ;
Embarras de ballets,
Embarras de paroles ;
Enfin, de toute sorte
On ne voit qu'embarras ;
Mais allez à la porte,
Vous n'en trouverez pas.

AUTOUR DU FOYER, EN 1831

(Fin.)

AU-DESSUS et un peu à gauche du coquemur est suspendu contre la muraille, par une maille de fil, le *Véritable Messager* de la ville de Berne et Vevey, ce constant ami de la famille qui se trouve invariablement en compagnie d'un petit balai fait de panicules de rose et destiné à la propreté du pourtour du foyer à rejeter au feu les parcelles de bois et de papier que les éclats de l'air dilaté en éloignant sans cesse.

Au-dessus encore, se trouve pratiqué, dans l'épaisseur du mur, un trou d'un demi-pied carré qui servait de niche au classique *crucifix* de nos aïeules, au *borgnet* de nos grand'mères et plus tard au dépôt de paquets de ces allumettes de quelques pouces de longueur, tristes encore de l'abandon du briquet, du silex et l'amadou, que les aristocratiques allumettes phosphoriques ont exilées.

A gauche de ce trou se balance le *greppin* dont le terme de l'existence est fixé au jour se tue le porc, car ses fils sont employés à chercher les diverses et nombreuses parties de la victime, immolée aux besoins de la famille.

Nous avons donné un inventaire et comme espèce d'état nominatif des divers objets

¹ Lampe sans couvercle et ayant la forme d'un feston.

² Lampe comme la précédente mais avec un couvercle.

sont les courtisans du foyer, mais avant de quitter celui-ci, disons qu'il a aussi, à l'instar des siècles et des nations, ses grandes époques.

La veille de Noël, par exemple, de ce jour solennel si justement cher au chrétien, on place sur le brasier du foyer un tronc dont le volume doit offrir pendant la nuit entière, s'il le faut, un aliment au feu, puis chacun fait ses préparatifs de veillée. Les jeunes gens et même les parents, qui ne dédaignent plus de s'y associer, sortent du fond de quelque tiroir des culots de plomb mis en réserve l'année précédente. Les enfants, de leur côté, vont détacher les *grebats*¹ remplis de noix et de noisettes, et ils s'évertuent à épuiser cette provision, tandis que les grandes personnes font fondre le plomb. Lorsque ce plomb est fondu, on le verse dans un vase rempli d'eau où le métal brûlant siffle et se crispe au contact du liquide froid, pour former en se séparant de ses scories, des arabesques capricieuses qui seront le miroir de l'avenir. Tous les regards se fixent alors avec une curieuse anxiété sur le grimoire métallique. Là, c'est une goutte de plomb surprise et solidifiée qui a l'aspect d'une bourse pleine et qui signifie qu'il arrivera de l'argent à la maison. Ici, c'est une petite feuille qui signifie, suivant qu'elle est polie ou âpre au toucher, une lettre, l'annonce d'une nouvelle heureuse ou malheureuse. D'un autre côté de la masse est un amas grisâtre de scories que le métal a ressaisies dans ses convulsions et qui dénote de l'ennui, des pertes, des chagrins.

Nous en aurions long à dire si nous voulions suivre ici toutes les interprétations, qui sont d'ailleurs toujours faites par chacun dans le sens de ses propres desirs ou de ses craintes.

Si nous voulons compléter la description de notre cuisine de la campagne vaudoise en 1830, nous ne pouvons en omettre le plafond, tout aussi occupé que son sol et ses murailles. En y élevant les regards, nous rencontrons le bord extérieur du manteau, très élevé de la cheminée et qui supporte les lanternes, le moulin à café et les lampes, au milieu desquelles on remarque déjà une lampe « moderne », devant laquelle recule le modeste, le timide et quand même utile et regrettable *borgnel*, en attendant d'aller rejoindre dans l'oubli du passé tant de choses que nous aimions.

Au plafond sont suspendus des festons d'oignons, de saucisses, de saucissons, brunis par la fumée, et flanqués des lards, des jambons, des côtes, des oreilles et des pieds de ces animaux, dont la vie est si courte, si peu appréciée, qui ont si peu de part à nos affections et qui fournissent cependant un si précieux auxiliaire à la cuisine.

Mais !... que voyons-nous là-bas, dans un angle à part et évitant comme par orgueil le contact de cet appétissant étalage ? Cette masse informe et rechignée qui a le privilège de plusieurs noms d'une harmonie sauvage, digne de son aspect, recèle une pâte exceptionnelle, une pâte réservée, sur la préparation de laquelle se sont concentrés tous les soins, une pâte faite avec recueillement, une pâte épicée de façon à faire jaillir les larmes des yeux de qui la touche et qui livre à la *piquette*² les assauts les plus fréquents et les plus destructeurs. En un mot, cet objet est le *podin*, le *boutefa*, le *boutalot*, saucisson monstre formé de tous les reliefs de chair hachée, pétrie avec du poivre et du sel et destinée au repas de tous, le jour que sera semé le chanvre.

Puisque le progrès, qui n'est pas toujours le progrès, triomphe, parfois malgré nous, d'habitudes et de mœurs qui nous furent chères, et pour cause, disputons-lui en au moins le souvenir.

L. LAMBOSSY.

¹ Panier d'osier ayant la forme d'un œuf et qui n'a qu'une étroite ouverture au milieu de sa largeur.

² Petit vin, produit de la fermentation du marc de raisin avec une certaine quantité d'eau.

Lausanne éditée.

Lausanne est incontestablement une des villes de Suisse où l'on éditait le plus. Ses maisons d'édition, Payot et Cie, Georges Bridel et Cie, Rouge et Cie, Sack et Cie, Bidermann, Frankfurter, etc., jouissent — les trois premières, notamment, les autres sont plus récentes — d'une ancienne et très juste renommée, en dehors même de nos frontières.

La maison Georges Bridel et Cie, à l'occasion de son 70^{ème} anniversaire — elle a été créée en 1844 — a publié un élégant petit historique, illustré, qui atteste éloquentement son importance et sa réputation.

La maison Georges Bridel et Cie a succédé à celle de Marc Ducloux, qui datait de 1833.

Son fondateur, Georges-Victor Bridel, l'a dirigée jusqu'à sa mort, en 1889. Depuis cette date, son directeur est M. Auguste Bridel (fils du précédent), entré dans la maison en 1874.

Au cours de ces 70 ans d'existence, la maison a publié 780 volumes et 275 brochures, non compris une grande quantité de réimpressions. En ajoutant celles-ci, ainsi que les années de nombreux périodiques, on arriverait à un total d'environ 2000 volumes représentant les genres les plus divers. C'est un beau certificat !

Assez exact. — La critique, en tous les domaines, perd de plus en plus crédit, et cela n'est point étonnant. Ce qui l'est, en revanche, c'est qu'elle ait pu jouir aussi longtemps d'une faveur et d'une autorité certes des plus discutables.

Un auteur — point trop malmené pourtant par les solennels pontifes de la critique — comparait celle-ci aux vins de certains pays qui n'en peuvent jamais produire de bons, mais qui peuvent, par contre, faire d'excellent vinaigre. C'est assez cela.

Les beaux parleurs.

Ce bon X^{***} raconte à merveille, Mais il faut le voir rarement. Le premier jour, il est charmant, Ensuite, il est moins amusant, Puis il devient un peu pédant ; Bref ! il se répète et, souvent, Vous savez par cœur, dès la veille, Ce qu'il dira le jour suivant.

TITRE POUR TITRE

Il y a quelques jours, un journal publiait deux informations qui laissèrent les lecteurs perplexes. Voici :

Un grand mariage.

« Deux mauvais garnements, les nommés Albert G. et Paul S., s'amuseront à tourmenter, hier, avenue de la Grande-Armée, le chien de M. Zenith, le constructeur si estimé, auquel ils avaient attaché une casserole à la queue et introduit des pétards dans les oreilles.

» Une foule d'amis est venue leur présenter leurs compliments et leurs meilleurs vœux de bonheur, auxquels nous sommes heureux de joindre respectueusement les nôtres. »

Deux crétins.

« Hier a été célébré, en l'église paroissiale de Saint-Augustin, le mariage de M. José Hispano, l'excellent fabricant d'automobiles, avec M^{lle} Hélène du Pont Mirabeau, fille de l'amiral et de M^{me}, née Roud.

« Ces deux imbéciles ont été conduits par un agent, au poste de police, où procès-verbal a été dressé contre eux. Souhaitons qu'on les envoie réfléchir dans une maison de correction sur la stupidité de l'acte qu'ils viennent de commettre. »

Farceurs de typos !

Une erreur. — Un tailleur vient livrer à M. Y... le complet qu'il lui a confectionné et lui tend un petit papier.

M. Y... fronce le sourcil.

— Comment la facture en même temps que la livraison ? Monsieur mon tailleur, je considère ce manque de confiance comme une insulte.

— Oh ! pardon ! se confond le tailleur... Mon caissier a fait une erreur, il vous a rangé dans les clients qui paient...

A table d'hôte. — Un gros monsieur, de mine idiote, roule des yeux effarés en se tournant successivement à droite et à gauche.

— Vous avez perdu quelque chose ? lui demande un voisin.

— Non... je cherche les cornichons.

— Ah ! je voyais bien que vous n'étiez pas dans votre assiette.

A l'école. — Le maître se dresse sur son pupitre ; il s'aperçoit que le petit Eugène, dans le fond de la classe, baisse la tête depuis un moment et paraît fort occupé.

— Qu'est-ce qu'Eugène est en train de faire ? demande le maître au voisin du délinquant.

— Il joue avec une ficelle, m'sieu.

— Prends-la lui et apporte-la moi.

Le voisin obéit.

— Bien... Maintenant, Eugène, viens au tableau.

Eugène ne bronche pas.

— Eugène, tu ne m'as pas entendu ? Je te répète de venir au tableau.

— J'ai peur sans la ficelle, m'sieu... C'est elle qui retient mon pantalon.

A deux de jeu. — Un pâtissier dont un rimailleur avait, dans une pièce de vers, vanté les produits, crut devoir reconnaître cette gracieuseté en lui faisant cadeau de quelques pâtés.

Mais le rimailleur vit que le fond du plat contenant les pâtés était recouvert d'une feuille de papier sur laquelle on lisait sa pièce de vers. Il s'en vexe et en fit reproche au pâtissier.

— Qu'avez-vous à me reprocher ? répliqua celui-ci, sans s'émouvoir. Nous sommes maintenant à deux de jeu : vous avez fait des vers sur mes pâtés et moi j'ai fait des pâtés sur vos vers.

T'y possible ! — Dans une station d'étrangers, deux bonnes paysannes déjà « sur l'âge », virent passer une « élégante », aussi légère et court vêtue que Perrette, mais pas à la façon de la gentille laitière de la fable.

— Regardez-voilà celle-là, Jeannette ! On dit que ces messieurs des hôtels lui donnent je sais pas combien par jour, une belle somme en tout cas, pour montrer comme ça ses jambes, dans la rue.

— Est-y possible ? C'est une honte ! Y faudrait leur faire les cornes ! Et dire que nous autres on a tant de peine à gagner son pauvre pain. Ah ! pour le même prix, on les montrerai bien comme ça nos jambes toute une année, qu'en dites-vous Françoise ?

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions. Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.